

L'Inconvénient

De quelques autofictions cathodiques

Martin Winckler

La tyrannie de la rumeur

Number 62, Fall 2015

URI: id.erudit.org/iderudit/80159ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'inconvénient

ISSN 1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Winckler, M. (2015). De quelques autofictions cathodiques.
L'Inconvénient, (62), 60–63.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.
[<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

DE QUELQUES AUTOFICTIONS CATHODIQUES

Martin Winckler

L'essence d'une bonne télésérie, comme du cinéma ou de la littérature, c'est de révéler la vie humaine – ou ses productions – au-delà de nos perceptions premières. Et rien ne se prête mieux à cette mise en évidence que l'exploration d'un milieu lui-même voué à la manipulation des apparences. Ce qui rend fascinantes des séries comme *Mad Men*, qui vient d'achever ses sept années de production, c'est la coexistence, dans un même épisode, d'une campagne de publicité destinée à vendre n'importe quoi et les jeux de pouvoir, d'influence et de manipulation qui animent les auteurs de cette campagne.

Au fil de ses soixante-dix années d'existence, la télévision américaine s'est régulièrement inspirée d'elle-même et de son fonctionnement. Ce furent le plus souvent des comédies très populaires : *The Dick Van Dyke Show* (1961-1966), *The Mary Tyler Moore Show* (1970-1977) ou encore *Murphy Brown* (1988-1998). Les deux dernières se déroulaient dans des studios d'émissions d'information, telles celles écrites par Aaron Sorkin (auteur célèbre de *The West Wing*) : l'excellente *Sports Night* (1998-2000), l'inachevée *Studio 60 on the Sunset Strip* et la moins aboutie mais très intéressante dramatique *The Newsroom* (2012-2014). Citons aussi *30 Rock* (2006-2013), comédie très

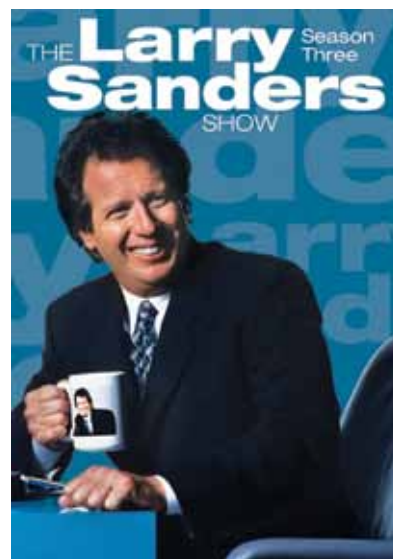
drôle et grinçante créée et coécrite par Tina Fey, et inspirée de l'émission satirique *Saturday Night Live*.

Il n'est pas possible de survoler toutes ces productions en quelques pages ; je me consacrerai donc ici à un « classique » méconnu et à deux séries en cours.

La satire acide : *The Larry Sanders Show* (HBO, 1992 - 1998)

Cette série est à la fois historique et intemporelle. Historique parce qu'il s'agit de la première série qu'a produite HBO et l'une des plus mordantes aussi. Intemporelle parce qu'elle se passe dans les coulisses d'une des institutions les plus solides de la télévision américaine.

Larry Sanders (Garry Shandling) est le présentateur vedette d'un talk-show de fin de soirée sur un réseau fictif. Chaque soir, en direct devant un public conquis, il délivre une suite de blagues satiriques adressées aux politiciens, aux artistes et aux sportifs... et reçoit une poignée d'entre eux avec son comparse, Hank Kingsley (Jeffrey Tambor), sous les yeux de son producteur Arthur (Rip Torn). La série raconte les heurs et malheurs de ce trio de personnages tiraillés entre la jalousie, la loyauté et la fraternité, et surtout leurs luttes de pouvoir avec les scénaristes, les invités, les



annonceurs et les administrateurs de la chaîne.

Les scénarios mêlent des situations de comédie burlesque à des anecdotes réelles : Garry Shandling, qui fut *stand-up comic* dans les années 70 et 80, apparut régulièrement au *Tonight Show* de Johnny Carson et assumera même l'intérim du célèbre présentateur à plusieurs reprises. De son propre aveu, l'écriture du *Larry Sanders Show* emprunte beaucoup à cette expérience, et le résultat est furieusement plus drôle que bien des entreprises d'autofiction littéraire.

La série présente le monde des talk-shows (et plus généralement celui du show-business hollywoodien) comme une fosse aux serpents remplie de vedettes mégalomanes qui passent leur temps à se faire des compliments en public mais n'hésitent jamais à tirer dans le dos de celui qui les gêne. Ce qui donne toute sa saveur à ce propos sardonique, c'est que toutes les anecdotes vaches sont racontées par des célébrités jouant leur propre rôle – Warren Beatty, Hugh Hefner, David Duchovny, Peter Falk, Gloria Steinem, Ryan O'Neal, Larry King, Farrah Fawcett, Danny DeVito, Carol Burnett, Rita Moreno et plusieurs dizaines d'autres ; la liste est si longue qu'elle occupe deux écrans à la page Wikipédia consacrée à la série. Et si certaines de ces vedettes n'ont qu'une ou deux scènes, d'autres se voient offrir un rôle conséquent : au cours de la troisième saison, Larry se met à sortir avec Sharon Stone puis finit par se fiancer à Roseanne Barr ; au cours de la cinquième, Jon Stewart (oui, celui du *Daily Show*) est invité par Larry et menace de prendre sa place...

Là où le *Larry Sanders Show* est le plus révélateur, c'est lorsqu'il montre qu'un programme de télévision constitue avant tout un lieu d'affrontement entre la chaîne (qui lui demande de faire du profit), les annonceurs (qui veulent que le public voie leurs publicités) et les producteurs – qui aimeraient bien être laissés tranquilles et gagner beaucoup d'argent et être célébrés pour leurs accomplissements artistiques. Une équation insoluble, mais source de conflits irrésistibles.

Vingt ans après sa diffusion, la force satirique du *Larry Sanders Show*, où le héros ne cesse de prendre le spectateur à témoin en s'adressant à la caméra, est intacte. Comme en témoignent les guerres de succession qu'ont récemment connues le *Tonight Show* de Jay Leno à NBC et le *Late Night Show* de David Letterman à CBS, ses protagonistes habitent toujours nos écrans.

Attention : cette série d'envergure compte six saisons et quatre-vingt-neuf épisodes. L'intégrale est produite en DVD par la maison Shout ! Factory, qui se spécialise dans la réédition de séries un peu oubliées. *Not Just the Best of The*

Larry Sanders Show, publié chez Sony, présente les vingt-trois meilleurs épisodes et huit heures d'interviews très éclairantes. Les coulisses d'un spectacle consacré aux coulisses, en quelque sorte.

Le règlement de comptes : *Episodes* (Showtime, 2011-)

Encore plus mordante et incisive que la précédente (mais vingt ans ont passé), la série *Episodes* se déroule elle aussi dans les coulisses d'une émission de télévision. Elle met en scène un couple de scénaristes britanniques, Sean et Beverly Lincoln (Stephen Mangan et Tamsin Greig), auteurs d'une comédie à succès de la BBC. Merc Lapidus (John Pankow), patron du réseau le moins regardé d'Amérique, les invite à Hollywood pour y adapter leur scénario. Séduits par cette occasion, les promesses qui leur sont faites et la magnifique maison mise à leur disposition, les Lincoln se rendent vite compte que leur « bébé » sera complètement dénaturé en traversant l'Atlantique.

À commencer par l'acteur qu'on leur impose : Matt LeBlanc, qui incarnait le personnage de Joey dans la très célèbre série *Friends* et sa très mauvaise suite, *Joey*. Coureur de jupons impénitent, vaniteux et immature, Matt accepte de jouer le rôle (envers et contre les scénaristes) en raison du salaire faramineux qu'on lui promet. Il impose en outre qu'on transforme l'argument de la série originelle : *Lyman's Boys*, description subtile des relations entre un enseignant et ses élèves dans une *boarding school* britannique, devient *Pucks !*, sitcom graveleuse mettant en scène des adolescents joueurs de hockey et leur coach.

Malgré leurs (faibles) protestations, les deux scénaristes constatent rapidement que leur marge de manœuvre est, pour ainsi dire, inexistante. Alors que rien ne peut se faire sans eux à Hollywood, les auteurs de téléseries (ou de cinéma) n'y ont pas grand-chose à dire. Tous possèdent plus de pouvoir qu'eux. Et la série montre très bien comment ceux-là seront peu à peu manipulés et contraints à accepter des choix de production qui ont peu à voir avec leurs intentions.



Comme la série précédente, *Episodes* est une satire mordante qui puise dans l'expérience même de ses auteurs. Jeffrey Klarik et David Crane sont des vétérans des téléseries. Crane fut l'un des cocréateurs et scénaristes de *Friends*, ce qui donne à l'autoparodie à laquelle se livre Matt LeBlanc une saveur toute particulière. Quand il fait allusion à ses covedettes et (supposés) amis, ou qu'il les croise occasionnellement, c'est avec une amertume, une méchanceté et une acidité réjouissantes. Les egos et les manifestations de jalousie se télescopent en permanence. L'hypocrisie et la mauvaise foi sont de rigueur. Et tout n'est qu'apparences. Merc Lapidus est marié à Jamie, une femme délicieuse et non voyante ; il se moque de manière assez ignoble de la cécité de sa femme en faisant des mimiques en public et en la trompant avec son assistante, Carol Rance.

Carol, principale interlocutrice de Beverly et Sean Lincoln, ne cesse de les manipuler pour leur faire avaler des pilules plus grosses les unes que les autres tout en se laissant rouler dans la farine par Merc, dont elle est la maîtresse depuis trop longtemps.

Morning Randolph (Mircea Monroe), covedette de Matt dans *Pucks !*, est une actrice d'âge indéterminé – et probablement vénérable – à qui le recours intensif à la chirurgie esthétique donne l'aspect d'une jeune trentenaire. Elle fait passer sa fille pour sa sœur mais se



plaint constamment qu'on ne se rappelle pas ses rôles vedettes dans des séries datant de plus de trente ans.

Tout le monde couche avec la femme ou le mari de son prochain, tout le monde convoite (et prend) la place de l'un ou de l'autre, en un jeu de chaises musicales sans fin. Et tout ce petit monde ment et fait semblant, que ce soit à la remise d'un prix décerné à un homme qu'on va limoger, ou à un enterrement auquel personne n'est convié mais où tout le monde se sent obligé d'apparaître.

Servie par des comédiens excellents, *Episodes* raconte comment deux personnes créatives se retrouvent prises au piège dans un environnement artificiel dont les deux moteurs sont le pouvoir et l'argent. Plus encore que *The Larry Sanders Show*, il s'agit d'un règlement de comptes vengeur. Et le générique d'ouverture l'illustre sans détour : le tapuscrit d'un scénario traverse l'Atlantique et se fait, littéralement, flinguer au-dessus des collines de Hollywood. Atouts supplémentaires : l'écriture, plus britannique qu'américaine (*Episodes* est une coproduction de la BBC), donne la part belle aux bons mots, aux situations inconfortables et aux quiproquos burlesques ; le format (sept à neuf épisodes par saison) impose une narration serrée, sans fioritures ; les comédiens, enfin, semblent prendre un plaisir fou à se

moquer d'eux-mêmes et du milieu qui les fait vivre.

Trois saisons sont disponibles en DVD. La quatrième ne saurait tarder. La cinquième sera diffusée en 2016.

La dénonciation impitoyable : *UnReal* (Lifetime, 2015-)

À la fin d'*Episodes*, Matt LeBlanc se voit contraint de présenter une télé-vérité importée des Pays-Bas pour payer ses dettes. Intitulée *The Box*, il s'agit d'une sorte de *Survivor* en chambre close. La description qui en est faite ne laisse aucun doute quant au mépris que bon nombre de membres de l'establishment hollywoodien éprouvent à l'endroit de cette entreprise. Mais depuis *Big Brother* (née en 1999... aux Pays-Bas) la télé-réalité fait partie intégrante des programmations télé de tous les pays industrialisés. Ses déclinaisons sont innombrables mais recourent toujours au même principe : filmer des personnalités dans leur vie « ordinaire » ou, au contraire, mettre des personnes « ordinaires » dans des situations hors du commun. Créée par la scénariste Marti Noxon (coscénariste de *Buffy the Vampire Slayer*) et la réalisatrice Sarah Gertrude Shapiro, *UnReal* puise dans l'expérience de cette dernière sur les plateaux de l'émission *The Bachelor*. L'argument et le cadre sont familiers : *Everlasting* est une émission fictive qui voit une vingtaine de candidates tenter de séduire un célibataire beau et riche, afin de l'épouser. Et cette série-ci va beaucoup plus loin que les deux précédentes dans la description des coulisses d'une production. Mais cette fois sur un registre dramatique, et même très noir.

Rachel Goldberg (Shiri Appleby) est une jeune productrice qui revient d'une cure de désintoxication et de plusieurs mois en isolation. Pendant la saison précédente d'*Everlasting*, elle a complètement perdu les pédales, au point de saboter l'émission. Mais Quinn (Constance Zimmer), « patronne » de l'émission, qui voit en Rachel

une fourmi ouvrière essentielle, la fait réembaucher sous la condition qu'elle lui voue une loyauté absolue. Sa première apparition illustre de manière très évocatrice la place et la position qu'elle occupe dans la production : Rachel est allongée sur le sol de la limousine qui emporte « ses » filles (les candidates qu'elle a sélectionnées et « supervise ») vers le décor paradisiaque de l'émission et leur indique hors champ comment se montrer à la caméra. Elle n'apparaîtra jamais à l'écran, mais elle est essentielle au bon déroulement de l'émission.

Comme dans toutes les séries antérieures, les protagonistes du *Larry Sanders Show* et d'*Episodes* évoluent en circuit fermé. Leurs manœuvres et conflits n'ont pratiquement aucune incidence sur la vie de ceux et celles qui regardent leurs productions. En changeant de registre, *UnReal* montre que la télévision peut être nocive pour ceux qu'elle courtise. Ici, les protagonistes sont issues du public – majoritairement féminin – des télé-réalités ; elles incarnent ses attentes les plus intimes – l'aspiration à l'amour, à la richesse, à la gloire et à une vie meilleure, mais aussi le désir de se montrer et d'être admirées. Victimes de manipulation à chaque seconde, elles sont choisies parce qu'elles ont la tête de l'« oie blanche », de la « sorcière », de la « femme mûre et désespérée », de la fille *hot*, ou parce que, d'origine afro-américaine, elles remplissent les quotas indispensables pour attirer le maximum d'auditoire ! Tout dans *Everlasting* est frelaté, à commencer par le célibataire qui sert d'appât pour les candidates. Adam Cromwell (Freddie Stroma), jeune Britannique blond à la plastique avantageuse, n'est pas vraiment à la recherche de l'âme sœur. S'il participe à l'émission, c'est d'abord parce qu'il est payé, ensuite pour redorer son blason de playboy sulfureux et trouver des soutiens financiers pour ses propres projets.

Pour les producteurs de l'émission, tous les coups sont permis : monter les candidates les unes contre les autres en faisant courir rumeurs et mensonges ; pousser l'une d'elles à révéler son homosexualité devant sa famille et ses amis ; s'insinuer aux obsèques du père d'une autre, ou inviter sans prévenir l'ex-mari

abusif d'une troisième à débarquer sur le plateau – au risque de provoquer une confrontation violente.

Ici encore, l'argent et le pouvoir sont les principaux moteurs de chacune et chacun. Chet (Craig Bierko), le créateur toxicomane et actionnaire d'*Everlasting*, a en fait volé l'idée de l'émission à Quinn, qui travaille (et couche) avec lui. Jay (Jeffrey Bowyer-Chapman), producteur associé à Quinn depuis longtemps, décide de la trahir pour se rapprocher de Chet afin de produire sa propre émission. Quant à Shia (Aline Elasmr), productrice rivale de Rachel, elle ne recule devant rien pour amener une de ses « pouliches » à attirer l'attention des caméras, fût-ce au risque de sa vie.

Ce qui rend *UnReal* aussi passionnante et glaçante, c'est l'alliage d'une écriture digne des meilleurs films à suspense et de l'utilisation très habile et toujours juste de l'image. Car la série ne se contente pas de reprendre les « passages obligés » du genre – confessions face à la caméra, cérémonies pour le choix

et l'élimination des candidates, accrochages entre rivales, larmes versées dans un coin sombre, moments de complicité volés et bien d'autres. Elle montre aussi comment les producteurs provoquent des situations pour nourrir un scénario composé au fur et à mesure ; comment ils découpent les propos des unes et des autres avant de les intégrer au montage final ; comment, au fond, ils utilisent les candidates pour titiller le public et gagner la bataille d'audience dans leur tranche horaire afin de revenir la saison suivante.

Après avoir visionné les deux premiers épisodes de *UnReal*, au début de l'été 2015, la presse spécialisée américaine la décrivait comme l'une des séries les plus audacieuses du moment. C'est sans conteste une fiction impressionnante de par le tableau crédible et sombre qu'elle dépeint. Alors que les télé-réalités se présentent souvent comme une « occasion » pour des individus ordinaires de briller et de réussir, *UnReal* montre que, d'emblée, les dés sont pipés. En écrivant ce texte, je me suis rappelé

On achève bien les chevaux (1969), grand film de Sydney Pollack salué par une nuée de nominations aux Oscars. Dans cette œuvre noire interprétée par Jane Fonda et Michael Sarrazin et qui se déroule en 1932, au plus profond de la Grande Dépression, plusieurs centaines de personnes désespérées participent sous les yeux d'un public hystérique à un « marathon de danse » dans l'espoir de remporter un prix qui les arrachera à la misère. La réalité se révélera beaucoup moins idyllique.

Il n'est pas exagéré de rapprocher cette série d'aujourd'hui du grand film d'hier. L'entreprise de dénonciation est claire et les moyens employés à la mesure du propos. Avec la même précision impitoyable que le film de Pollack, *UnReal* nous rappelle que, quatre-vingts ans après les marathons de danse, la mise en scène du malheur des autres est toujours bien vivante, toujours aussi lucrative et n'a rien perdu en immoralité et en cruauté. ■

alessai.ca

à l'essai

Natures humaines
États de société
Propos culturels
Futurs abordés

Robert Musil a écrit que certaines réflexions doivent constituer
« le comble de la rigueur accessible dans ces domaines où le travail exact est impossible. »
Voilà l'ambition qui forme ce webzine d'idées.